

V18 • N03 • É2013

MAIN BLANCHE

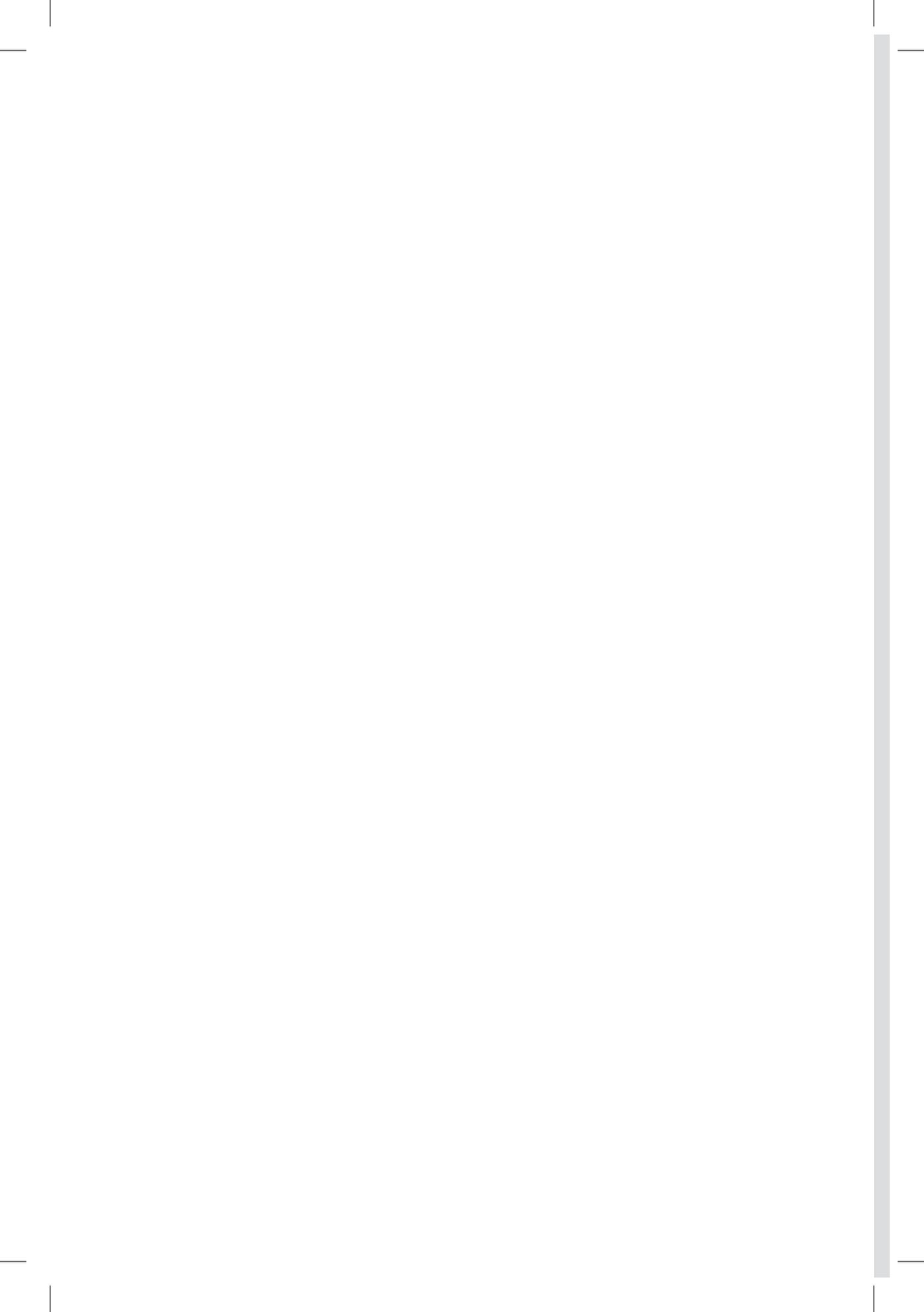
REVUE LITTÉRAIRE DE L'UQAM





À

Benoit Émile Michaud



POP-POW !

POP-CYCLE AND POP-TARTS /
POPEYE CRÉE L'HYSTÉRIE AU 281

ÉDITORIAL

Le froissement de la cape de Batman; des écouteurs en plastique sur la pelouse d'Auschwitz; manger du spaghetti en écoutant Ennio Morricone; une épidémie de zombies dans le Colisée de Québec; l'odeur de silicone sur la chemise de Rémy Couture; la toune qui tue dans Mars Attacks!; le poison qu'aurait bu Churchill; un tribal tatoué sur une épaule musclée; publicités de 4x4 pour hommes virils; les néons dans Blade Runner; le reflet de l'éclairage studio sur la goutte de sueur perlant sur la joue gauche d'un John McClane qui menace son adversaire de son caverneux « Yip-pee-ki-yay, motherfucker »; la moto démolie d'un Robert Zimmerman intact; le vieux teeshirt Vote For Pedro dans le fond de ta garde-robe; la carrière de Keanu Reeves; les jeunes filles à la recherche d'un vampire scintillant au soleil; un œil dans un triangle; la jeunesse invraisemblable des personnages de Watatatow; ton avion s'écrase dans la mer, tu échoues sur une île déserte : ne t'en fais pas, Wilson est là!; les eye contacts tendus et interminables entre Brooke et Stephanie, qui est à la fois la mère de son homme, la femme de son ex et la belle-mère de sa fille; Hitchcock qui siffle; l'hiver des pylônes écrasés par la glace; une coupe de dinosaures figés su'l bord d'la 20; un homme se jetant du World Trade Center en flammes; Jean-Luc Mongrain et le scandale des dix-sept duo-tangs, des cinq gommes à effacer et du crayon jaune; une revue Playboy avec quelques pages collées; les quatorze millionnaires monstrueux de Leonardo DiCaprio; Kamé Hamé Ha!; tireur d'élite : 1, JF Kennedy : 0; des pouliches suspendues à Québec; « Non, Brad! »; la neige dans ta télé quand tu mets une cassette; le son du kayak de Céline; le déodorant du gars derrière le mythe d'Anarchopanda; le papier peint dans La Petite Vie; les paparmanes roses que tête grand-maman en écoutant Ricardo;

le bureau caché par l'orteil de King Kong dans le film éponyme; les gâteaux à la salsepareille; les pantalons de Christian Grey qui lui tombent parfaitement sur les hanches; le chalet de Philippe Hamelin, mais juste une fois; la moutarde qui se mélange au ketchup dans ton assiette de pogos; le fard à paupières bleu poudre de Barbara Cartland; les moustaches du possible chat de Hulk Hogan; l'étang de marde verte dans Les Zigotos; Ctrl-Alt-Delete; l'apogée de l'art culinaire immortalisé par Instagram; le ketchup mauve; « À ceux qui frappaient à notre porte ce matin, on pourra leur offrir un emploi, dans le Nord, autant que possible »; après t'être fait couper la main, apprendre que le gars en noir, c'est ton père; la fois où Patrick Groulx était dans Radio Enfer; Ron Weasley mangeant une chocogrenouille; les ombres sur le visage en sueur de Clint Eastwood se préparant à dégainer; le retour des chandails de loup; l'éclairage étincelant de L'Instant gagnant; le banquier amical dans La Grande Séduction; l'argent dans les bas des mafieux montréalais; les chansons de Star Académie qui hantent la radio; ton frère qui t'ajoute sur Facebook et te clavarde de sa chambre, ton grand-père qui t'ajoute sur Facebook et commente toutes tes publications avec une ponctuation excessive, ton chien qui t'ajoute sur Facebook (et ça s'arrête là); le roux du Bus magique qui aurait dû être éduqué à la maison; tout ce qui entoure « Téquila, Heineken, pas l'temps d'niaiser » : la voix de crécelle de l'animatrice, son bracelet en bonbons surs, la musique incroyable, la soirée incroyable, les chaussures Clarks du jeune homme, les mouvements suaves de son bassin, la montre d'un quidam qui apparaît et disparaît, le gars avec un micro ajouté au montage; Boucar Diouf qui mange une palourde royale; l'époque où Gosling jouait Hercule, l'époque où Brando aurait pu jouer Hercule, l'époque où Gosling va pouvoir jouer Brando; l'ami chinois de Tintin; le fils de Dingo; Chantal Lacroix qui pleure à Canal Vie; « Bonne semaine! »; un Honda Civic vert forêt qui explose, une tête qui explose, une banlieue ordonnée et symétrique qui explose, un champ de choux qui explose, une crêpe choco-banane et crème chantilly qui explose, un train en direction de Poitiers qui explose, un cendrier jauni par le tabac qui explose;

Nom de Zeus;

POP-POW!

TABLE DES MATIÈRES

9 • SIMON LAPERRIÈRE • 11
L'étude de la culture populaire
Entre démocratisation des sujets
et phénomène de mode

13 • DIANE LANDRY • 14
Caisse

16 • LYDIA DUVAL GAGNON • 18
Jaune et vert

20 • STÉPHANIE ROUSSEL • 25
Bully The Fuckler

27 • JÉRÔME-OLIVIER ALLARD • 31
The Man Who Folded Himself
Chrononautique et auto-engendrement

33 • PASCALE FOXXX • 37
Débauche à Viridian City

L'ÉTUDE DE LA CULTURE POPULAIRE

SIMON LAPERRIÈRE

ENTRE
DÉMOCRATISATION
DES SUJETS
ET PHÉNOMÈNE
DE MODE

Nous avons remporté la victoire. L'ère des grands sujets classiques est derrière nous, et ce, pour le meilleur et pour le pire. Fini ce temps où un étudiant en littérature ou en cinéma ne pouvait analyser qu'un mince corpus défini par un dogme académique désignant ce qui était digne d'une étude universitaire. Aujourd'hui, en 2013, il n'est plus nécessaire de se battre pour convaincre ses pairs de la légitimité d'un mémoire de maîtrise sur Batman ou d'une monographie sur *Grand Theft Auto*. En témoigne cette constellation d'événements montréalais qui se sont récemment penchés sur diverses manifestations de la culture populaire. Pensons ici à Invasion Montréal, rien de moins que le premier colloque sur la figure du zombie, mais également à la première édition d'Histoire des jeux, un colloque international d'études vidéoludiques. Pareilles initiatives signalent cet important virage en recherches scientifiques qui, aussi stimulant soit-il, mérite néanmoins d'être remis en question.

Cette véritable démocratisation des sujets, fruit d'une longue bataille menée au cours des décennies par des auteurs comme Umberto Eco, Susan Sontag et Linda Williams, a permis de démontrer que tout objet est porteur d'un savoir méritant d'être mis en valeur. Il suffit de feuilleter *Mythologies* de Barthes pour s'en rendre compte. En tournant les pages de cet étonnant petit essai, on y retrouve des analyses rigoureuses portant sur le péplum, le mystère des soucoupes volantes, le bifteck et même le striptease. Cet exemple parmi plusieurs autres démentit à lui seul les préjugés tenaces d'une certaine élite intellectuelle envers l'étude de la culture populaire. Il démontre la pertinence de sortir des sentiers battus en se tournant vers ce que l'on pourrait qualifier de paralittérature au sens large. Après tout, ce champ d'études iconoclaste composé de zombies, de *snuff movies* et de publicités de savon ne permet-il pas lui aussi de comprendre certains enjeux du monde contemporain? Le retour des superhéros sur grand écran au début de ce siècle n'était-il pas un symptôme de la peur grandissante du terrorisme? Et les forums virtuels dédiés aux délirantes *fan theories* sur des films comme *The Shining* et *Fight Club* ne remettent-ils pas en cause les limites de l'interprétation? Tout aurait le mérite d'être étudié, d'où la possibilité quelque peu inquiétante d'ouvrir une boîte de Pandore.

L'arrivée des *cultural studies* dans les années 70 a fait office de bien des moqueries dans les milieux universitaires qui ne comprenaient pas, je paraphrase, l'intérêt d'un comparatiste pour les boîtes de céréales. Devenu archaïque, ce débat gagnerait peut-être à être réactualisé, ne serait-ce que pour se positionner soi-même par rapport à la culture populaire. Derrière la liberté vertigineuse de pouvoir tout étudier se terre un risque, celui d'étudier n'importe quoi et, pire encore, n'importe comment. Ne nous racontons pas d'histoires, l'attrait du paralittéraire tient principalement de sa dimension profondément divertissante. Elle donne au théoricien l'occasion d'écrire sur ce qui le passionne réellement, de grosso modo laisser la parole au *geek* qui sommeille en lui. Mais la passion, aussi belle et puissante puisse-t-elle être, ne fait pas de soi un spécialiste au sens scientifique du terme. Un amoureux du manga, par exemple, n'est pas forcément une sommité en la matière puisque ses propos sur ces bandes dessinées découlent de ses intérêts personnels et non d'une recherche minutieuse focalisant sur l'aspect historico-sociologique machin d'une œuvre. Inversement, un universitaire n'est pas nécessairement dans une position privilégiée lorsque vient le temps d'analyser un objet médiatique. Trop souvent avons-nous vu des professeurs patiner autour de sujets qu'ils ne maîtrisaient pas sous prétexte que leurs diplômes leur permettraient supposément d'appréhender avec éloquence ce qui est dans le vent. Jeux vidéos et cinéma de genre font malheureusement partie de ces sujets n'ayant pas échappé à ce pelletage de nuage intellectuel. Malgré son nom, la culture populaire n'est pas à la portée de tous. S'il écoute très certainement son cœur, le chercheur l'abordant doit faire preuve d'autant de rigueur que le plus cloîtré des structuralistes. Il doit réfléchir sur Venom, l'ennemi juré de Spider-Man, avec le même sérieux qu'il accorderait à un personnage tragique d'une pièce de Shakespeare et, par le fait même, reconnaître avec humilité ses lacunes en laissant autrui prendre la parole pour traiter de ce qui l'allume.

Les évènements que j'ai cités en ouverture de cet article ont l'avantage de changer la perspective qu'un individu peut se faire de la recherche universitaire. Celle-ci n'apparaît plus obsolète et refermée sur elle-même, mais véritablement à l'écoute des mouvements du monde contemporain. Ce nouveau lien établi entre l'université et le public général aura forcément encouragé maints étudiants — moi compris — à entamer des recherches sur des sujets susceptibles de trouver un lectorat qui ne se limiterait pas aux cercles spécialisés. C'est ici qu'une autre question d'ordre éthique s'impose, à savoir à quel point la place qu'occupe aujourd'hui l'étude de la culture populaire dépend d'un intérêt sincère de la part des chercheurs et non d'un phénomène de mode qui apporterait gloire et notoriété à ces mêmes penseurs. Seul le temps saura répondre à cette question, mais force est d'admettre que l'histoire a toujours démontré que des opportunistes se sont investis dans des recherches en vogue uniquement pour connaître l'attention du moment, et ce, même si leurs textes sont aujourd'hui relégués aux oubliettes des bibliothèques. L'étude de la culture populaire connaîtra-t-elle ce même sort? Aux pages qui suivent de prouver le contraire.

CAISSE

DIANE LANDRY

Et je suis revenue avec des œufs frais et du lait de chèvre. J'ai refusé à la caisse le contenant de styromousse étouffant mes œufs de poules en liberté et enveloppé avec délicatesse chaque perle brune entre les pages de mon journal recyclé. Dans la gourde de terre cuite que je porte en bandoulière, j'ai transvidé avec fierté le blanc liquide biologique sous les applaudissements approbateurs des écolos attroupés. Puis j'ai commis l'inconcevable.

J'ai mis 5 cents sur le comptoir et

j'ai exigé un sac.

JAUNE ET VERT

LYDIA DUVAL GAGNON

La *monochronie* ambiante ne l'affectait presque plus. La poussière se logeait dans ses poumons. Elle ne se souvenait pas de ce qu'était sa respiration sans ce sentiment oppressant. Le soleil se cachait depuis des siècles et son existence, jusqu'au mot même, commençait à sombrer dans l'oubli. Pour éviter les agresseurs, les terroristes et les rébellions, on avait interdit les couleurs vives et imposé un code moral à tous. Elle n'avait jamais vécu sans cet amas d'interdits et de protocoles. Sur le marché noir pullulaient les vestons pourpres, les robes rouges et les chandails arc-en-ciel. Elle y avait même trouvé de vieux fichiers MP3 qu'elle avait trafiqués pour qu'ils puissent fonctionner dans son implant qui lui permettait autant de téléphoner que d'écouter le poste d'état. Sous son imper, elle portait une robe d'un jaune si vif que ses pupilles en avaient été aveuglées lorsqu'elle s'était regardée. Elle n'osait imaginer ce qui arriverait si sa robe était aperçue, mais il y avait peu de risque, le vent ne soufflait plus et rien ne viendrait déplacer son déguisement. Elle se fondait dans la masse, son épaisse chevelure brune cachée sous le foulard réglementaire. La foule était compacte, son regard vide et éteint accompagnait le mouvement uni; troupeau aveugle bien mené. Chacun suivait les mouvements que lui indiquaient ses lunettes sombres en écoutant distraitement la propagande. L'État s'était immiscé dans toutes les sphères de la vie courante. Il décidait du travail, du partenaire de vie et de l'épicerie de tous. L'apathie générale empêchait toute révolution. Le commun des mortels était bien heureux de ne plus avoir à se préoccuper des tâches quotidiennes.

Bifurquant subtilement, elle emprunta ruelle après ruelle, passant sous les toits et roulant sous les clôtures. Son rythme cardiaque s'accélérait. Elle abandonna ses lunettes à un chat errant et avança tranquillement jusqu'à ce qui lui semblait être une décharge. Elle s'y enfonça, la traversant jusqu'à son centre. Le souffle court, elle attendit qu'il se montre. Ses yeux scrutaient chaque recoin : elle angoissait à l'idée qu'il ne vienne pas. Il arriva rapidement par la direction opposée. Il avait déjà mis un chapeau melon d'un vert tendre, et lui non plus n'avait plus ses lunettes. Elle voyait enfin le miel de ses yeux. Elle retint un rire nerveux et se précipita sur lui. Il la souleva et la fit tourner de façon si ridiculement prévisible qu'ils en furent gênés. Elle enleva son foulard, sa tignasse se dévoilant en cascade alors qu'il enlevait son uniforme. Sur son torse nu, il portait un veston d'un vert semblable à son chapeau, et il avait assorti le tout de ce qui aurait été un jean, s'il avait été cousu à l'époque où ce tissu synonyme de rébellion était permis. Il ressemblait à un farfadet de conte, si tant est qu'on puisse ressembler à un farfadet lorsqu'on a le crâne rasé et que l'on fait un peu plus de six pieds. Elle révéla sa robe serin qui s'arrêtait juste au-dessus du genou. La taille empire la mettait gracieusement en valeur. Elle s'appuya contre lui en souriant, respirant contre son cou pour y mélanger son odeur à celle de la ville, qui ne différait pas de celle de la décharge. Il avait une subtile odeur de bois brûlé et de papier. Il passait sa main dans ses cheveux, laissant ses doigts défaire les nœuds de la journée.

Ils n'avaient jamais fait plus. Ils multipliaient les rencontres pour simplement revêtir des vêtements immoraux et se procurer illégalement de la chaleur humaine. La peur des conséquences les avait toujours retenus de se donner plus. Elle remonta son nez, et sa bouche se posa sur sa mâchoire. La main dans ses cheveux suspendit son geste. Elle mit une main contre sa joue, et sentit celle dans ses cheveux descendre contre sa taille. Elle frotta son nez contre le sien, doucement, leurs bouches n'étant plus séparées que de quelques millimètres. La poigne se raffermi autour d'elle. Ils brisèrent la distance, bravant l'interdit et succombant au même désir. L'embrassant comme on le décrivait dans les vieilles chansons, elle s'accrochait à lui comme si sa vie en dépendait. Leur souffle était court, ils étaient en manque l'un de l'autre depuis trop longtemps. L'adrénaline et la peur avaient dilaté leurs pupilles. Il descendit une de ses mains pour la poser sur le rond de ses fesses, l'incitant à se rapprocher encore. Elle mordit fortement sa lèvre, jusqu'à sentir le goût ferreux du sang dans sa bouche. Elle voulait ressentir. Il serra sa poitrine jusqu'à en laisser une marque, par vengeance, pour se rassurer, peu importait. Ses gestes étaient saccadés, il ne voulait pas qu'elle disparaisse. Ses caresses maladroitement la heurtaient. Ils n'étaient plus doux : ils n'en avaient pas le temps. Elle colla son corps contre le sien, pressant ses seins contre son torse. Ses lèvres laissèrent échapper un gémissement. Il la souleva, et elle entoura ses jambes autour de lui, collant leurs bassins. Elle enleva le veston; il releva la jupe de la robe.

Ils entendirent un bruit nouveau, et la pluie, qu'ils n'avaient jamais sentie, commença à tomber à torrents. L'eau collait les vêtements à leurs corps. Pour une fois, la température descendit sous le vingt-cinq degré universel. Des cris de panique s'élevèrent dans la ville. Ils ne s'en occupèrent pas. C'était une question de secondes avant qu'on ne les retrouve. Ils s'accrochaient l'un à l'autre, creusant leurs corps par leur poigne, embrassant chaque parcelle nue disponible. Leurs doigts s'entremêlaient, ils se dévoraient pour le peu de temps qu'il leur restait. Le tonnerre grondait.

D'un même geste, ils s'immobilisèrent et tombèrent comme des pantins désarticulés. Un peu de sang s'écoula de leurs oreilles. La pluie avait cessé.



BULLY THE FUCKER

STÉPHANIE ROUSSEL

LACAVULLEN

— Pour l'épidémie?

L'homme toussota.

— Entrez, entrez.

Il tendit son chapeau et son manteau.

— Vous vous appelez?

— John Sheppard.

Il avait une voix enrouée, éteinte par des mois de maladie. Son corps était en décrépitude : sa peau n'était plus que haillons. Elle laissait apparaître, çà et là, une chair vive et luisante. Il était une coque rouillée, trouée sur laquelle la mer s'acharnait. Un énorme abcès lui dévorait la jambe, trois doigts manquaient à sa main gauche et une substance blanche et puante s'écoulait de ses plaies. Un voile laiteux produit par la cataracte couvrait ses pupilles.

— À Lacavullen, vous trouverez le repos. Suivez-moi.

Il suivit son hôte vers un escalier. Ils montèrent. Ils entrèrent dans une pièce située au bout du corridor et refermèrent derrière eux. On entendit un bruit sourd, puis un corps s'écrasa sur le sol. Sous l'embrasure de la porte, le tapis s'imbibait d'un sang noir et épais.

ENIVREMENT D'ABSINTHE

Des paroles en l'air, des rires en boisson, ma gorge est ouverte sur le souffle de cette faune bigarrée. J'ai trop rêvé d'espoir, je m'agrippe à mon verre, la tête sous la table. Nous dansons sur l'ombre de nos chaînes, heureux de célébrer l'anniversaire d'un combat streptococcique. Mes Converse boueux, éraflés par Montréal s'arrêtent un instant. Des amis se disputent à propos du mouvement skinhead, une brune chante trop fort sur une banquette alors qu'un band joue à l'arrière de la salle. Une main égrainant du vernis à ongles saumon, des paupières noircies par la sueur démaquillante, de la cellulite, des fossettes enfantines, un tragus percé, des cheveux roses, des poils de chat qui virevoltent sous les lumières, une odeur d'ammoniac : je me perds dans la foule compacte et ne vois plus que ces regards échangés autour d'un Fermail institutionnalisés.

GAME OVER

En 1992, j'avais un an.

J. F. Kennedy pataugeait dans mon bain rempli à ras bord d'eau de javel colorée. Ça sentait fort, il était beau. J'ai rampé jusqu'à lui, parce que son allure me faisait rire. Nonchalamment, il s'est penché au-dessus de moi. Ses cheveux balayaient mon visage alors que je m'esclaffais de plus en plus.

J'ai fait l'amour à l'Amérique unifiée et mourante. Nos corps désinfectés, serrés l'un contre l'autre.

THE MAN WHO FOLDED HIMSELF

JÉRÔME-OLIVIER ALLARD

CHRONONAUTIQUE ET
AUTO-ENGENDREMENT

L'auto-engendrement est un thème récurrent de la science-fiction, qu'il soit la conséquence d'une duplication génétique par clonage, d'une capture numérique de l'esprit ou d'une reproduction sexuée. Dans le cadre de cet article, je m'intéresserai à l'auto-engendrement sexué, qui se manifeste principalement à travers des récits de voyage dans le temps : la chrononautique permettant au sujet de s'engendrer lui-même — au premier degré (par le coït¹) ou au second degré (en orchestrant le coït de ses aïeux²) — et de composer ainsi son propre récit des origines. Selon Olivier Rey (2006), les récits de voyage dans le temps témoignent de fantasmes très puissants. Les analystes Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis (2002) ont défini, à la suite de Freud, les fantasmes originaires (la scène originaire, la castration, la séduction et le retour au sein maternel) comme des structures organisant la vie fantasmatique qui seraient communes à tous les sujets. Selon Élisabeth Bizouard (1995), il existerait un cinquième fantasme, celui d'auto-engendrement. À la suite de la psychanalyste, je définirai l'auto-engendrement comme la faculté d'un organisme à s'engendrer lui-même, à partir de lui-même. Prenant des allures d'ouroboros (le serpent mythologique qui dévore sa queue), le sujet auto-engendré est l'unique auteur de son existence.

De manière singulière, le roman *The Man Who Folded Himself* (2003) de David Gerrold met en scène des figurations de l'ensemble des fantasmes originaires définis par Freud et ses successeurs. Par le recours au voyage dans le temps, Gerrold décrit des situations dans lesquelles le protagoniste peut expérimenter sur le plan physique des fantasmes qui n'existent habituellement que sur le plan psychique. Dans le roman de l'écrivain américain, la scène originaire, la castration, la séduction et le retour au sein maternel sont actualisés dans des épisodes narratifs et apparaissent ultimement comme participant à la création d'une rhétorique de l'auto-engendrement. M'appuyant sur ces considérations, je tenterai de démontrer que *The Man Who Folded Himself*, par le biais de la chrononautique, propose une représentation textuelle des cinq fantasmes originaires. Je montrerai ensuite en quoi la mise en récit du voyage dans le temps permet au sujet de concrétiser le fantasme de devenir créateur de lui-même.

Le narrateur et protagoniste de *The Man Who Folded Himself*, Dan Eakins, hérite à la mort de son oncle Jim d'une ceinture accompagnée d'un manuel d'instructions. À la lecture de celui-ci, Dan découvre rapidement que, loin d'être un simple accessoire vestimentaire, la ceinture est en fait une machine lui permettant de voyager dans le temps, de bondir d'une ligne de temps à une autre, à titre de simple observateur ou carrément à titre de sujet actant. Ayant pu corroborer les dires du manuel par un test, Dan est visité par Don, une version de lui-même plus vieille d'un jour : « The sound of his voice — it was my voice as I've heard it on tape. The look in his eyes — I've seen those eyes in the mirror. His face — it was my face [...] » (p. 21) Selon Michel Guiomar (1988), l'apparition du double correspond souvent à des moments de désarroi pour le personnage. De fait, Dan, un étudiant solitaire, pauvre et démotivé, vit le deuil de son oncle lorsqu'il reçoit la visite de Don, qu'il espérait depuis son enfance : « When I had been younger, my greatest desire had been the impossible wish for an identical twin [...] Someone who would always be there, so I would never be alone. » (p. 21) Il appert ainsi que l'apparition de Don répond au besoin de Dan d'être rassuré, d'être accompagné. S'il fait office de jumeau pour Dan, Don est aussi son double, son reflet identique, tant et si bien que l'amour qui unit les deux protagonistes relève du narcissisme : « I like me, Danny; that's why I like you. You'll feel the same way, you'll see. » (p. 28)

¹ Dans la nouvelle « All You Zombies » (1958) de Robert Heinlein, un homme transgenre retourne dans le passé et féconde la jeune femme qu'il était avant son opération.

² Dans *Back to the Future* (Zemeckis, 1985), Marty McFly doit aider son père adolescent à séduire sa mère afin de ne pas être anéanti par un paradoxe temporel; dans *Terminator* (Cameron, 1984), John Connor envoie Kyle Reese dans le passé, sachant que ce dernier, lors d'une nuit d'amour avec Sarah, l'engendrera.

Le jeu de miroir est un motif central du roman de Gerrold : tout y est répété. Dan revit deux fois la même journée (une fois en tant que Dan et une fois en tant que Don). De surcroît, Dan cherche à imiter son alter ego : « I sipped my drink and studied Don; I was beginning to find his self-assurance attractive. (I knew what that meant. I wanted to be the same way and I'd begin to imitate him.) » (p. 28) Alors qu'une complicité de plus en plus grande s'installe entre eux, Dan décide de s'abandonner à Don : « I've done it twice now, I've been seduced and I've seduced myself. Or maybe I should say, after Don seduced me, I seduced Danny. » (p. 60) Cette relation de séduction qui s'installe entre les deux personnages relève à la fois du lien objectal et du narcissisme, puisque le désir sexuel que Dan ressent pour Don est en fait un désir qu'il ressent pour lui-même. Proche de l'inceste, la relation sexuelle des deux personnages est une variante de l'autoérotisme. C'est d'ailleurs en comparant leur union à un épisode masturbatoire que Don, séducteur, convainc Dan de ne pas résister à ses pulsions (p. 59).

Selon Freud, le fantasme de la séduction renvoie à une « scène réelle ou fantasmatique, où le sujet subit, de la part d'un autre plus expérimenté, des avances ou des manœuvres sexuelles. » (Laplanche et Pontalis, 2002, p. 436). Bien que la différence d'âge entre Don et Dan ne soit que d'une seule journée, leurs rôles sont déterminés par celle-ci : Dan est marqué par l'innocence et Don, par l'assurance de celui qui sait comment les choses vont se dérouler. C'est Don qui, d'abord, doit séduire Dan : telles sont les règles énoncées par le texte. Il appert ainsi que *The Man Who Folded Himself* met en scène, sur le terrain littéraire, une représentation du fantasme de séduction. Véritable Narcisse plongeant volontiers tête première dans l'eau miroitante, sans toutefois s'y noyer, Dan, d'abord empli de doutes, puis de félicité, répète l'expérience régulièrement, s'adonnant même à des orgies avec plusieurs versions de lui-même, toutes issues de lignes du temps différentes.

Après quelques mois de temps subjectif où il vit une sexualité débridée, Dan rencontre Diane : « [S]he was beautiful. Almost my height. Hair the same color brown as mine. Eyes the same color green, soft and downturned. The same cast of features, only slightly more delicate. She could have been my sister. » (p. 82) Comme c'était le cas de la relation avec Don, la relation avec Diane prend des allures incestueuses : le désir pour l'Autre passant d'abord par les apparents liens de filiation entre les deux personnages. Or, on s'en doutera, Diane n'est pas la sœur de Dan, mais bien une version féminine de celui-ci, ayant elle aussi reçu une ceinture temporelle, cette fois pas d'un oncle Jim, mais bien d'une tante Jane. Les deux personnages énoncent leur curiosité et leur attirance, et prennent la parole dans un extrait polyphonique, où la voix de Dan se confond avec celle de Diane : « I certainly had found a variant Dan. About as variant as I could get... I wondered what I was shaped like under those clothes. [...] I've always wondered what I would look like as a boy. Now I know; I'd be very handsome. » (p. 83-84)

Le fantasme de castration, pour simplifier les propos de Freud, est la crainte du garçon qu'on ampute son phallus. La fille, elle, constatant qu'elle en est privée, jalouse ce sexe externe et la puissance symbolique qui y est associée. Si, dans le développement psychosexuel de l'enfant, le fantasme de castration est associé à l'émergence d'un sentiment d'identité sexuelle, dans *The Man Who Folded Himself*, les protagonistes adultes qui expérimentent ce fantasme connaissent une certaine flexibilité psychique dans leur expérience du genre, et ce, même lorsqu'ils entrent en relation avec un alter ego de sexe opposé. La curiosité qu'éprouvent l'un pour l'autre Dan et Diane se transforme rapidement en désir, puis en exploration pour ces deux personnages, qui n'avaient jusque-là expérimenté la sexualité que dans des étreintes homosexuelles :

Sex with Diane is different from any kind of sex I have ever had before. There is something boyish about her that I find strangely attractive, yet deliciously feminine. I put my arms around her and she is neither male nor female, but a little of each. And there is something feminine in me that she responds to. (Perhaps it is a quality that is common to both of us and independent of physical gender. An androgynous quality. My body may be male or it may be female, but I am neither — I am me.) (p. 87)

Dans cet extrait, il apparaît que ni Dan ni Diane ne sont réduits à une identité sexuée rigide. Ici, le genre ne représenterait plus deux catégories dichotomiques, mais plutôt un continuum où le masculin et le féminin agissent à titre de pôles et où l'identité genrée se décrit en degrés. Par l'androgynie des personnages, le masculin et le féminin, qui ne sont plus des catégories étanches, entrent en dialogue. Ce serait donc dire que Dan est, tout à la fois, homme et femme. Pourtant, il semble que le sexe biologique impose ultimement à Dan et à Diane une certaine tenue dans la relation avec l'autre, les rôles sexués demeurent : « I am limited to the role given me by fate, by gender. My sex is the one thing about myself I cannot alter. Our bodies determine and define our roles — at least to the extent that I must be a man to her woman. » (p. 88) De fait, Diane tombe finalement enceinte de Dan. Comme je l'expliquerai lorsque je traiterai du fantasme d'auto-engendrement, l'enfant engendré lors de l'union des deux personnages est Dan lui-même.

Cette boucle auto-engendrementielle est le siège, dans *The Man Who Folded Himself*, de deux des fantasmes originaires. Selon Freud, lors de la scène originare, l'enfant est témoin fantasmatiquement de la relation sexuelle entre ses parents dont il est le fruit. Singulièrement, dans le roman de David Gerrold, Dan-adulte ne tient pas un simple rôle de spectateur, il est aussi acteur. Le second fantasme auquel renvoient l'union de Dan et Diane, et la grossesse qui en découle est ce que les psychanalystes ont nommé le retour au sein maternel, qui renvoie à une nostalgie de l'état premier de fusion physique et psychique entre la mère et le bébé. Amant et géniteur, Dan s'unit à sa propre mère et retourne littéralement à l'intérieur de Diane. Il fusionne avec elle, d'abord lors du coït, puis lors de la fécondation, puisqu'il permet le retour du Dan-zygote dans l'utérus de Diane. D'ailleurs, il appert que ce double retour dans le sein maternel entraîne un certain malaise chez Dan, qui se présente alors comme un enfant ne tolérant pas la venue au monde d'un petit frère ou d'une petite sœur : « I know I shouldn't be, but I am bothered [...] that someone else is inside of her, someone other than me. » (p. 90)

Après neuf mois de temps subjectif, Diane accouche d'un garçon : « The baby was born this morning. It is a boy. A beautiful, handsome, healthy boy. I am delighted. And disappointed. I had wanted a girl. A girl... » (p. 91) Afin de combler son désir d'avoir une fille, Diane visite Donna, une autre Diane de neuf mois sa cadette, et la convainc de prendre un médicament permettant de choisir le sexe de l'embryon. Donna accouche, neuf mois plus tard, d'une fille : « The baby was born this morning. It is a girl. A beautiful, pink, little girl. I am delighted. And disappointed. I had wanted a boy. A boy... » (p. 91) À son tour, Donna visite une Diane plus jeune pour la convaincre d'avoir un garçon. On entre alors dans une boucle sans fin où Dan est multiplié à l'infini : « [...] I know who I am. I'm Dan and Don and Diane and Donna. And Uncle Jim too. And somewhere, Aunt Jane. And little Danny. [...] I'm my own mother and my own father. I'm the only person who exists in my world. » (p. 110-111) La paternité/maternité auto-engendrementielle permet à Dan, véritable ouroboros, de s'établir en tant que demiurge immortel, seul et unique créateur de l'univers : « I am the baseline. [...] I am a circle, complete unto itself. I have brought life into this world, and that life is me. [...] I am the end. I am the beginning. » (p. 111) Lorsqu'il sent venir la mort, Dan remet à son fils un journal intime dans lequel il avait inscrit les moindres détails de ses voyages. En transmettant son savoir à un fils identique qui pourra vivre exactement les mêmes choses que lui, Dan atteint une double forme d'immortalité.

Selon Élisabeth Bizouard (1995), le fantasme d'auto-engendrement fait en effet appel à un désir de pérennité. Pour le sujet auto-engendré, la mort, en tant que finitude, n'existe plus, puisque, au même titre que la cellule totipotente, il a le pouvoir de s'engendrer ad vitam aeternam. Dans *The Man Who Folded Himself*, on ne nie pas la mort, on nie plutôt son aspect définitif. Il y a respect du cycle normal de la vie (Dan vieillit, puis meurt), mais l'auto-engendrement permet d'éternelles (re)naissances, elles-mêmes suivies de (re)morts. L'auto-engendrement, tel qu'il se manifeste dans le roman de David Gerrold, brouille les frontières entre le présent, le passé et le futur. De fait, outre la remise en cause de la filiation, le fantasme d'auto-engendrement implique un rapport trouble au temps, une disparition du passé et de l'avenir, qui sont subjugués par le présent subjectif du sujet. Dans un même ordre d'idées, selon Olivier Rey (2006), le fantasme d'auto-engendrement est au cœur de la contemporanéité, où le règne de l'hétéronomie fait place à celui de l'autonomie de l'homme qui s' imagine être libéré du passé et qui devient producteur de lui-même. En effet, ce fantasme, en niant que le sujet puisse être le fruit d'origines extérieures, suppose au contraire qu'il est lui-même sa propre origine. Ainsi, le sujet annihile le passé et l'avenir, ne reconnaissant que le présent de son existence subjective. Dans *The Man Who Folded Himself*, le temps est subjectif à la perception sensorielle du chrononaute; il n'existe que par lui : « The past is the future. The future is the past. There's no difference between the two and either can be changed. I'm flashing across a series of alternate worlds, creating and destroying a new one every time I bounce. » (p. 49) Le fantasme d'auto-engendrement témoigne d'un désir d'être soi sans les autres, de se créer soi-même, comme sujet actant, en fusionnant ses identités composites, féminines et masculines, se transformant en être divin émancipé des carcans humains : « I am destined to rule the universe. I am God. » (p. 69)

En conclusion, il me semble qu'il y a effectivement, dans *The Man Who Folded Himself*, des manifestations textuelles des cinq fantasmes originaires : la séduction, la castration, la scène originelle, le retour au sein maternel et l'auto-engendrement. Dan, le personnage chrononaute, est séduit par les autres versions mâles de lui-même. Il cède à l'attrance qu'il a pour elles et entretient avec elles une relation homosexuelle de l'ordre de l'autoérotisme, jusqu'à ce qu'il rencontre Diane, qui l'amène à cristalliser, d'une certaine façon, son identité genrée. C'est avec Diane que se referme la boucle auto-engendrementielle établissant Dan comme le centre de l'univers. *The Man Who Folded Himself*, en faisant intervenir l'auto-engendrement est donc l'actualisation de fantasmes d'un égo tout-puissant inscrit en dehors de la société et du temps.

Références

Bizouard, Élisabeth. 1995. *Le cinquième fantasme : auto-engendrement et impulsion créatrice*. Paris : Presses universitaires de France, 235 p.

Gerrold, David. 2003 [1973]. *The Man Who Folded Himself*. Dallas : Benbella Books, 127 p.

Guiomar, Michel. 1988. *Principes d'une esthétique de la mort*. Paris : José Corti, 496 p.

Laplanche, Jean, Jean-Bertrand Pontalis et Daniel Lagache (dir.). 2002 [1967]. *Vocabulaire de la psychanalyse*. 3^e éd. Paris : Presses universitaires de France (Quadrige), 523 p.

Rey, Olivier. 2006. *Une folle solitude : le fantasme de l'homme auto-construit*. Paris : Seuil, 329 p.

DÉBAUCHE À VIRIDIAN CITY

PASCALE FOXXX

À Marhalt

MarhaltLes langues des Lickitung se plaquèrent contre le corps nu et blanc de l'adolescent. Il n'en avait jamais vu d'aussi grosses et particulières. Ces cinq bêtes arboraient d'assez minces cercles blancs au niveau des genoux ainsi qu'un rose plus foncé que la norme. On avait attaché, au bout de leurs queues, de petits rubans à sonnette de différentes couleurs pour bien les dissocier.

Il en était là de ses observations, envisageant déjà de passer les pokémons au Pokédex dès qu'il en aurait l'occasion, quand les puissantes langues s'animent, le soulevant de la table où on lui avait dit de s'étendre. Quatre des langues l'immobilisèrent en l'air, de manière à ce que la cinquième puisse librement se poser entre ses jambes désormais écartées. Délicat malgré son imposant diamètre, l'appendice de la Lickitung enroba ses testicules, effleurant au passage la naissance de son anus. En une longue caresse jusqu'au bout de son sexe érigé, la bête écrasa sa langue perverse contre lui et commença à aller et venir avec entrain.

Se débattant entre plaisir et douleur tant les mouvements de Lickitung stimulaient les zones sensibles de son intimité, Ash n'arrivait qu'à encourager les bêtes à renforcer leurs étreintes. Il n'en fallut pas plus pour qu'un fulgurant orgasme ne le foudroie. Le sperme alla sinuer lentement entre les veinures de la monstrueuse langue qui venait de l'extraire.

Paralysé et épuisé face à l'intensité peu commune des pokémons, Ash gisait sur le sol de pierres froides. Tout son corps appelait au calme, en vain, puisque déjà les langues reprenaient du service.

*

Brock attendait. Autour de lui, une salle en tout point identique aux salles d'attente des Poké-Centres. Il était satisfait qu'enfin Ash se décide à le suivre et à essayer un des forfaits offerts par l'établissement, histoire de lui faire oublier ses échecs répétés auprès de Misty.

Devenu un habitué de la maison — à laquelle il ne manquait jamais de passer dès qu'il voyageait vers Viridian City — Brock avait essayé la plupart des forfaits intéressants; allant de la pénétration-via-Diglett (triple, si on payait un supplément pour le Dugtrio) aux simples boules-de-Voltorb tantriques, en passant même par des pratiques plus exotiques, telles que l'utilisation de pokémons psychiques, ou encore celle du Ditto, qui prenait alors la forme qu'on voulait bien qu'il prenne. N'ayant plus assez d'argent pour se payer une de ses passes favorites — il avait déjà offert une « Lickitung Ride » à son ami pour finir de le convaincre — Brock avait dû opter pour un scénario plus traditionnel.

Il feignait de s'intéresser à une revue pornographique qui trainait dans la salle d'attente quand une Chansey, ornée d'un petit chapeau d'infirmière à croix rouge, vint le chercher. L'air particulièrement sérieux, elle lui intima de la suivre. Elle le mena au bout d'un long couloir et à une nouvelle chaise où patienter, au cœur d'une salle de consultation. Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Brock resta seul, se familiarisant avec le décor de reconstitution : on y trouvait une chaise d'auscultation comme on en voit chez le gynécologue, une étagère avec plusieurs instruments médicaux, une boîte remplie de pokéballes et quelques papiers épars.

Il commençait vaguement à s'impatienter, quand une Jynx aux formes bien affirmées vint le rejoindre. Elle avait troqué sa traditionnelle robe rouge et jaune contre une blouse blanche de docteur avec jupe. Sa chevelure blonde avait été teinte en rose et coiffée de façon à ressembler à celle des infirmières Joy, devenues si populaires auprès de tout Kanto pour leurs « bons soins ». Elle s'assit devant lui et se saisit d'une feuille de papier pour y prendre des notes, entrecroisant nonchalamment ses jambes. Elle arracha non sans difficulté un stylo de la poche de sa blouse, faisant remuer par inadvertance son décolleté plus que généreux. Peau foncée, bouche ronde, yeux pétillants.

— Jynx Jynx Jynx.

— Oui, je suis malade, madame Joy. Depuis quelques semaines j'ai mal au bas du ventre, vous voyez, et je ne sais pas trop d'où ça vient. J'ai aussi de la difficulté à dormir parfois. Je me demandais si vous pouviez faire quelque chose...

— Jynx, Jynx Jynx Jynx?

— Pas aux médicaments, mais je suis allergique aux piqûres de Beedrill.

— Jynx. Jynx Jynx Jynx Jynx. Jynx Jynx?

— Haha. Non, rien mangé de particulier.

— Jynx Jynx.

Ils se levèrent et, comme indiqué, Brock prit place le plus confortablement possible sur la chaise d'auscultation. Jynx s'approcha de lui, stéthoscope en main, le faisant glisser naïvement sur son ventre, vers son sexe déjà dur d'appétition. D'un ton maternel, Jynx Joy s'exclama :

— Jynx Jynx!

— Oh oui! Je vois. Est-ce que vous croyez que c'est grave?

— Jynx Jynx... Jynx Jynx Jynx, dit-elle, déboutonnant son pantalon. Jynx Jynx Jynx...

— Ah... Mais que faites-vous infirmière?

— Jynx Jynx Jynx.

Son sexe entre les lèvres palpitait d'excitation, tandis que les mains émaciées du Pokémon s'activaient sur la superficie du vit qui n'était pas encore en sa bouche. Atteignant le scrotum en une lente procession sensuelle, elle ne s'arrêta pas là et emboucha aussi les testicules noirs et poilus de Brock. Surpris, ce dernier ne put réprimer un assez bruyant gémissement, encouragé par les mouvements énergiques de la langue de Jynx. Ses cheveux roses défaits lui donnaient un air de bonbon sauvage, collant parfaitement à la cadence qu'elle adoptait. Ce n'est qu'au moment où elle enfila un doigt en son anus qu'il protesta, devenu irrité et inconfortable de la situation.

Fâchée, Jynx retira d'un coup sec le sexe de sa bouche et commença à courir un peu partout dans le bureau. Le « comportement violent de son patient » la faisait paniquer, et elle ne cessait de le dénoncer par ses cris affolés, appelant à l'aide. Tentant en vain de la calmer, quelle ne fut pas la surprise du jeune homme lorsqu'il vit deux des pokéballs s'activer pour venir au secours de l'infirmière. De robustes Tentacools en jaillirent et ne tardèrent pas à utiliser leurs tentacules pour bien camper le patient sur son siège.

Une troisième pokéball délivra sur le sol un dur et fier Metapod. Ayant retrouvé son calme, Jynx avoir repris son flegme pervers et ramassa presque amoureuxment le Pokémon insecte. Brock n'eut pas le temps de réagir à l'apparition de ce dernier, puisque les Tentacools firent agir leurs tentacules et le renversèrent, écartant du même geste ses jambes. Gesticulant et protestant malgré son sexe toujours au beau fixe de sa forme, il se retrouva tétanisé d'extase par la pointe timide d'une langue entre ses fesses. Jynx adoptait un mouvement rotatif qui couvrait toute sa rondelle, et allait même

parfois jusqu'à pousser sa petite langue un peu plus loin.

Cela dura un certain temps, et Brock sembla s'apaiser, complètement absorbé par les caresses anales de la pokémon. Un des tentacules avait même quitté son bras et lui appliquait maintenant une savante masturbation qui sans cesse l'arrêtait au seuil de la jouissance. Il se souvint que le Tentacool était un pokémon doué de facultés psychiques et, donc, que c'était sûrement à leur influence qu'il devait l'état d'insatisfaction dans lequel il stagnait. Il avait commencé à donner des coups de bassin dans le vide pour tenter de mettre fin à sa torture (bien qu'au fond de lui ce sentiment d'impuissance l'excitait au plus haut point) quand la Jynx retira sa langue, lui occasionnant une incroyable frustration.

Incapable de se retourner, il tenta de la raisonner :

— Que faites-vous?

— Jynx Jynx Jynx!

— Anh? Mais...

D'un geste vif, Brock sentit le Métapod être inséré bien profondément en son anus, un cri de douleur déformant son visage. Une souffrance qui, cependant, venait se mêler à une autre émotion, plus difficile à cerner, mais pouvant être apparentée à un plaisir trouvé dans l'humiliation. Il se sentait vicieux et il aimait ça, d'autant plus qu'il avait très souvent fantasmé sur les infirmières Joy. Le tentacule lâcha alors son sexe et vint abattre son corps sur la chaise, le maintenant immobile et confronté à son impuissance. Jynx envoya un bruyant crachat sur le Métapod bruni, puis poussa plus loin son exploration. Une grimace traversa les traits du maître-pokémon lorsqu'il exulta en un cri guttural. La bestiale cérémonie en demeura interdite, surprise en sa procession par l'imploration du supplicé.

— Harden! HARDEN!!!

*

Quand Misty trouva Ash, elle n'en crut pas ses yeux : à quatre pattes et pénétré de toutes parts par les Lickitungs — autant dans sa bouche que dans son cul — qui allaient et venaient en lui à un rythme lent et machinal. Il avait cessé de se débattre, et c'est à peine s'il reconnut la rouquine au travers du brouillard de stupre qu'était devenu son esprit. La bave coulait de lui à chaque mouvement de langue; Misty put même remarquer que celles qui opéraient son anus bougeaient jusqu'en son ventre.

De voir Ash défoncé par les pokémons roses émoustilla Misty; c'est presque à contrecœur qu'elle libéra Starmie de sa pokéball. D'un seul coup, la puissante pokémon étoile fustigea les deux bêtes qui occupaient la bouche du jeune adolescent. S'en fut trop pour Ash, qui vomit toute la bave qu'il avait alors ingurgitée. Le jaune de sa bile se mêla au blanc de son sperme accumulé autour de lui durant la séance. N'ayant plus de support et de force dans les bras, il s'affala dans le vomi et y poussa un autre cri de jouissance, rendu hypersensible au contact des langues qu'il y avait encore en lui.

Misty s'apprêtait à ordonner à Starmie une nouvelle offensive, et ce malgré l'humidité grandissante entre ses cuisses, quand un rire grave et sardonique se fit entendre dans la salle. Un écran intégré à la pierre des murs s'alluma alors pour y dévoiler une silhouette sombre assise sur un banc rembourré. Portant un veston bourgogne et ayant entre ses jambes un Persian somnolent, Giovanni, le chef

de la Team Rocket, dédaignait Misty de son air supérieur. La rouquine ne pouvait que constater, impuissante, qu'à nouveau ils avaient été piégés. D'un ton tranchant et amusé, il lui adressa son plus vil sourire, rehaussé par le son gluant des langues toujours actives, en arrière-plan.

— Bonsoir Misty! Bienvenue dans ma Maison des Plaisirs... J'espère que ta visite te plait jusqu'à maintenant! Mais cette salle est déjà occupée, comme tu peux le voir; bien qu'il soit toujours possible d'arranger quelque chose, si tu es intéressée...

— Salaud! Qu'avez-vous fait à mes amis!? Où est Brock? Où est Pikachu? Pourquoi être venu les capturer pour leur infliger... ça!

— Tut, tut, tut! Je n'ai rien fait de tel... Ils sont venus ici de leur propre chef! Pikachu, qui était resté à l'extérieur, s'est malheureusement aventuré un peu trop loin dans notre donjon et y a trouvé nos pokémons les plus... assoiffés. Tandis que Brock, lui...

Soudain, une lumière rouge attira le regard furibond de Misty vers une porte qu'elle n'avait pas remarquée au préalable. Elle y découvrit un Brock nu et médusé, avançant vers elle avec une bouche béate. Le regard de convoitise qu'elle lisait en ses yeux la fit frémir, d'inquiétude ou d'intérêt, elle n'aurait pu le dire. Sur ses épaules, un Tentacool semblait avoir pris possession de son esprit et enlaçait son gros sexe viril de ses deux tentacules. Une laisse attachée à son cou, dont l'extrémité était tenue par une Jynx déguisée en infirmière, lui imposait une démarche hagarde.

— Je... Je ne peux pas croire que ce soit légal! Je vais tout de suite avertir l'officier Jenny! Vous n'avez pas le droit!

— Je ne crois pas, non, que ça va se passer ainsi!

— Mais...

— Tes amis ont finalement décidé de servir la Team Rocket et de céder leurs pokémons à notre luxuriante entreprise. Tu devrais être contente pour eux et te réjouir de leur plaisir! Peut-être pourrais-tu toi-même t'ouvrir aux bienfaits que nous offrons... Pour une belle rousse comme toi, je pourrais faire en sorte que ça ne te coûte pas très cher...

— Vous êtes fou, Giovanni!

— Si c'est comme ça... Lickitung! Attaquez Misty! Jynx! Lâche Brock sur elle! Qu'elle y goûte, cette petite impertinente!

Prise au dépourvu, Misty savait bien que ce combat serait le plus coriace de sa vie. Elle posa sa main sur sa ceinture et lança toutes ses pokéballes dans la salle.

— Go, Pokémons!

[À suivre.]

AVIS À TOU-TE-S

La revue littéraire *Main blanche* est à la recherche de collaborateurs et de collaboratrices pour constituer son équipe de réviseur-e-s.

Les qualités requises pour ce poste sont, il va sans dire, une excellente maîtrise de la langue française, une très bonne assiduité dans le suivi des courriels et un désir de participer au projet « Main blanche ». Le poste est entièrement bénévole.

Pour toutes questions ou pour envoyer votre *curriculum vitae*, veuillez écrire à notre réviseure en chef à l'adresse suivante : revision.mainblanche@gmail.com

Au plaisir de vous compter parmi nous,

L'équipe de Main blanche

ÉQUIPE ET COLLABORATEURS

ÉQUIPE DE RÉDACTION

Stéphanie Roussel
Kim Renaud Venne
Marie-Pier Sansregret
Jérémi Robitaille-Brassard
Kristina Fragonikolaki

RÉVISEURE EN CHEF

Kristina Fragonikolaki

ÉQUIPE DE RÉVISION

Clarisse Dehont
Matthieu Plante
Mathieu Bergeron

ILLUSTRATION

Francis Desharnais

GRAPHISME

Shed espace créatif
Megan Bédard

LOGO

Jeik Dion

CONTACT

Revue littéraire Main Blanche
405, rue Sainte-Catherine Est
Pavillon Judith-Jasmin, J-1080,
Montréal (Québec) H3C 3P8

514.987.3000 (3905)
mainblanche@gmail.com
mainblanche.com

Étudiants et étudiantes de l'UQAM, *Main Blanche* est votre tribune littéraire!
Vous pouvez soumettre votre texte en tout temps pour l'une des deux sections :

CRÉATION

Vous pouvez nous envoyer poèmes en prose ou en vers, nouvelles, micro-récits, fragments, etc.
Il est possible de nous envoyer un maximum de 2 textes ou suites poétiques (ou suites de fragments) à la fois. Chacun de vos textes peut contenir jusqu'à 9 000 caractères.

CRITIQUE

Vous pouvez nous envoyer essais, réflexions et compte-rendus qui concernent de près la littérature contemporaine. La forme de votre texte critique peut être tout à fait libre.
Rigueur, originalité et intérêt sont évidemment des qualités essentielles aux textes critiques publiés dans nos pages. Il est possible de nous envoyer un maximum de 2 textes critiques à la fois.
Chacun de vos textes peut contenir jusqu'à 10 000 caractères.

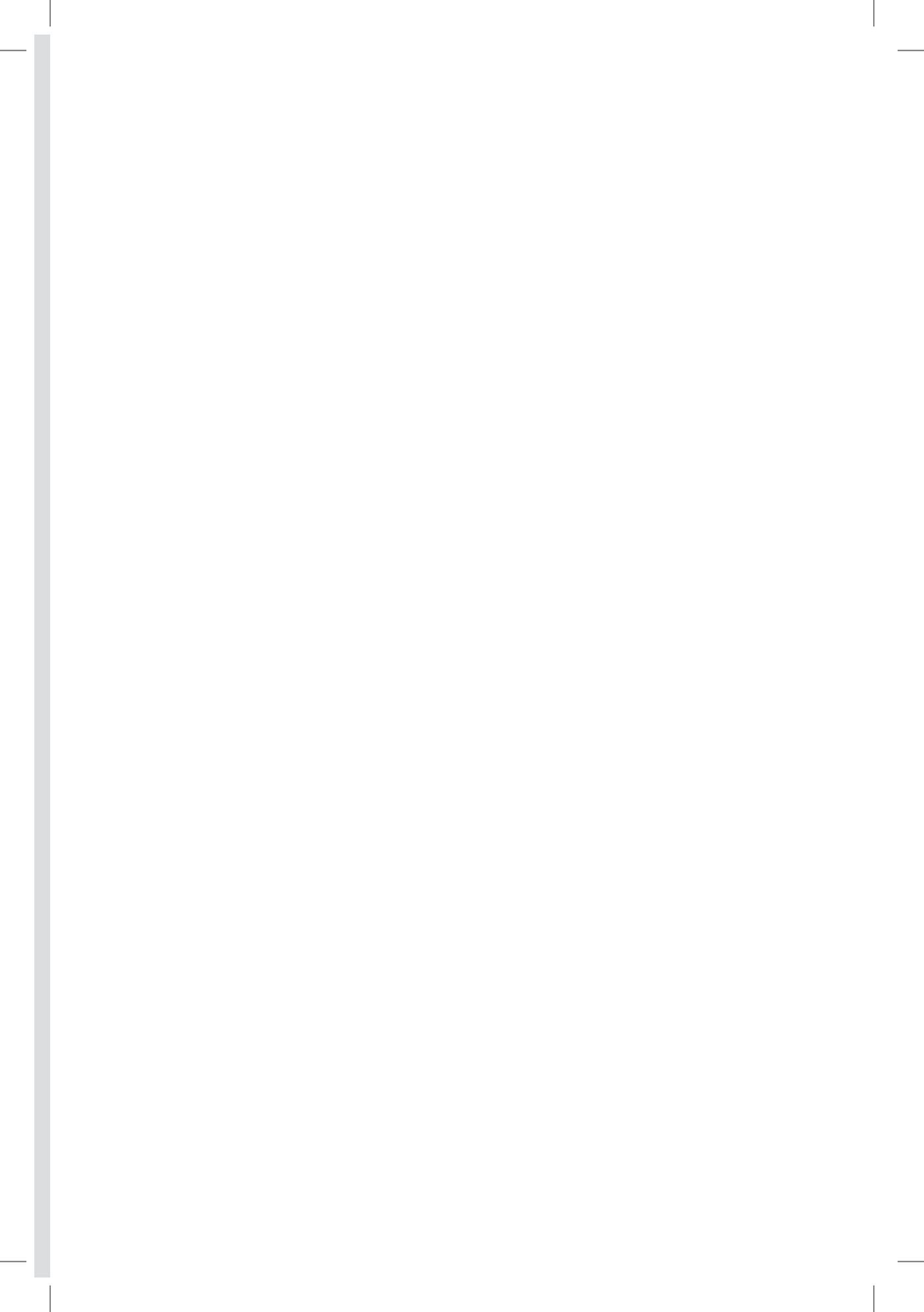
Le texte doit être de format .doc ou .rtf. Vous devez indiquer, en tête de document, votre nom, votre adresse courriel et le titre de votre texte.

N.B. Les textes sélectionnés sont révisés avec les auteurs avant publication.

Envoyez vos textes à mainblanche@gmail.com



Édition limitée, tirée à 300 exemplaires. Dépôt légal à la bibliothèques et archives nationales du Québec. Main Blanche est la revue des étudiants et étudiantes en études littéraires de l'UQAM. Son contenu ne peut être reproduit, en tout ou en partie, sans une autorisation écrite. Chaque auteur est responsable des propos tenus dans son texte. Cette revue, financée par l'AEMEL-UQAM, l'AFÉA-UQAM et le Service à la vie étudiante, offre un espace d'écriture libre aux étudiants et se veut un organe de communication privilégié pour ceux-ci.



POP-POW! POP-CYCLE AND POP-TARTS / POPEYE CRÉE L'HYSTÉRIE AU 281

[...] la fois où Patrick Groulx était dans Radio Enfer; Ron Weasley mangeant une chocogrenouille; les ombres sur le visage en sueur de Clint Eastwood se préparant à dégainer; le retour des chandails de loup; l'éclairage étincelant de L'Instant gagnant; le banquier amical dans La Grande Séduction; l'argent dans les bas des mafieux montréalais; les chansons de Star Académie qui hantent la radio; ton frère qui t'ajoute sur Facebook et te clavarde de sa chambre, ton grand-père qui t'ajoute sur Facebook et commente toutes tes publications avec une ponctuation excessive [...]



V18 - N03 - É2013

MAINBLANCHE.COM